de paresse et d'ivrognerie qu'ils menaient à Colesberg.

Après mûre délibération, il fut reconnu qu'il faudrait près de huit jours pour tout remettre en état c'est-à-dire pour réparer les chariots, disposer celui de Geneviève, laisser reposer les bœufs et renouveler diverses provisions.

Grâce aux prévenances et aux attentions de tout genre des officiers du 27^e, les deux belles-sœurs prenaient aisément patience, mais il n'en était pas ainsi de Valentin.

Depuis le départ de Mme Bartelle et de ses deux charmantes petites filles, il n'avait pu retrouver ni son calme ni sa gaieté. Clémence elle-même avait inutilement déployé toute son amabilité pour le consoler. La pensée d'une femme ne pouvait se détacher du doux et triste visage de Mme Bartelle. Il revoyait sans cesse les mignonnes figures de Cécile et d'Emma baignées de larmes. Il les enten-

dait lui dire de leur voix caressante : " Cousin Valentin, tu ne viens pas avec nous ? "

—Et moi qui avait promis de veiller sur elle ! se répétait-il continuellement.

Il se reprochait amèrement d'avoir manqué à son devoir. Malgré tout son amour pour Clémence, s'il avait pu être transporté immédiatement auprès de Juliette par la baguette de quelque bonne fée, il y eût consenti avec empressement.

Le cœur oppressé par de violents remords et de vagues pressentiments, il ne pouvait tenir en place.

Levé avant le jour, il allait hâter les préparatifs du départ, c'est-à-dire ordonner les réparations nécessaires au chariot de Mme Geneviève Martigné, et presser les ouvriers.

Chaque soir, il demandait qu'on fixât définitivement le jour où on se remettrait en route.

(A continuer.)

LE MICROSCOPE.

RÉCIT FANTASTIQUE.

Les habitants de Würzburg, à qui l'on demandait d'où venait maître Zanello Zanelli, répondaient en hochant la tête, que personne n'en savait rien.

Un beau matin, on avait vu dans la Marktgasse un personnage d'aspect singulier, assis sur une borne au coin de la rue, juste en face de la maison du docteur Schültz. Il était vêtu d'une houppelande noire, d'où sortaient deux jambes démesurément longues et maigres comme deux branches de bois sec ; il avait un nez crochu comme un bec de perroquet, et de chaque côté de ce nez brillaient, sous des lunettes bleues, deux yeux ronds comme ceux d'un hibou, et jaunes comme de l'or. Quand ils vous regardaient, leur éclat jaunâtre, passant à travers les verres teintés des lunettes, prenaient des reflets verts qui vous laissaient une indéfinissable sensation de malaise, et, grâce à leur scintillement, on eût dit que des milliers de reptiles infiniment petits s'y tordaient dans tous les sens.

Aussi les bonnes gens de Würzburg n'avaient-ils pas tardé à faire de Zanello Zanelli le sujet de toutes sortes de légendes, dans lesquelles il jouait invariablement le rôle du diable.

On racontait que chaque soir, enfermé dans une chambre qu'il habitait à côté du logis du docteur Cornélius Schültz, il se livrait à des pratiques bizarres, et que, sur le mur opposé à la fenêtre, s'agitaient dans un cercle vivement éclairé des animaux extraordinaires.

Un voisin qui, plus brave que les autres, était venu un soir écouter à la porte et regarder par le trou de la serrure, rapportait qu'il avait aperçu des monstres épouvantables se détacher du mur et ramper autour de l'étranger avec un air de soumission, tandis qu'il laissait échapper ces paroles bizarres :

—Ha ! ha ! les atomes... les atomes... Ce sera un beau rotifère que le docteur Cornélius Schültz..... Ha ! ha ! le docteur Cornélius... un beau rotifère !...

Les gens sensés avaient haussé les épaules, mais un beau jour l'histoire était revenue aux oreilles du docteur Cornélius...

Cornélius Schültz était un savant, haut de quatre pieds et demi et d'une corpulence respectable. Du reste, docteur en mathématiques, docteur en sciences physiques, docteur en médecine, docteur en toute espèce de choses, même en théologie, ce qui ne l'empêchait pas de ne croire ni à Dieu ni à diable.

Dans sa maison, où il habitait seul avec une vieille servante, il avait fait abattre toutes les cloisons du premier étage, et avait installé un immense laboratoire, où il passait la journée entière et quelquefois la nuit, au milieu de vieux bouquins rongés par les rats et de cornues de toutes formes.

Le docteur possédait la plus belle collection de cornues et d'alambics qu'il fut possible de voir, mais il les eût tous données sans hésiter,—et pardessus le marché la ville de Würzburg, y compris le bourgmestre,—pour se procurer un microscope tel qu'il le rêvait.

Le docteur en avait bien un qu'il avait payé fort cher, un microscope du meilleur fabricant d'Allemagne, mais lorsqu'il voulait examiner les animalcules d'une goutte d'eau ou de vinaigre, jamais il ne les trouvait assez grossis.

Or, Cornélius Schültz avait une idée fixe, une idée qui absorbait son existence tout entière : c'était l'achèvement d'un ouvrage immense traitant de l'influence des animalcules du sang humain sur l'équilibre de l'âme. Il en avait déjà publié vingt-quatre volumes, le vingt-cinquième allait paraître. Le docteur y prouvait victorieusement que, lorsque les atomes du sang sont en bonne intelligence, l'esprit est gai et disposé à la joie ; et, qu'au contraire, lorsqu'ils se livrent des guerres intestines, la fureur et la haine agitent le cœur.

Il y prouvait bien d'autres choses encore.

Tout cela était supérieurement développé, et le docteur Cornélius Schültz comptait sur un énorme succès lorsque son livre serait terminé. Il s'attendait bien à quelques contradictions de la part des gens qui refusent d'admettre l'existence d'animalcules dans le sang humain ; mais il savait qu'il y a